

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 32

Artikel: Roman : le trésor bleu
Autor: Marrot, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253089>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISANT



A PORRENTUUY



N° 32

Supplément du Dimanche 9 Août

1903

LE TRÉSOR BLEU

ROMAN (Suite)

M. Létang avait à peine attendu qu'on parlât du médecin. Il fit atteler en hâte et retourna à la ville lui-même pour chercher le docteur Cordier, médecin de la famille.

Quelques heures après, le docteur était aux Elisiades, et il arriva comme Claire toute remise, à l'entrée du parc, mangeait, en riant, des cerises que M. Létang détachait de l'arbre avec une vieille ombrelle.

— Voilà notre malade? s'écria le docteur Cordier. Je vois d'ici que ce n'est pas grave.

Cependant, il la confessa; Lucien, revenu de son alerte, complétait les explications que donnait Claire d'une voix quelque peu languissante.

— La chose est très simple, fit le docteur, et il n'y a guère qu'à attendre et à souhaiter un garçon; car d'après moi il est bon que, dans une famille, l'ainé soit toujours un garçon.

M. Létang eut bientôt connaissance de la nouvelle, et dans sa joie de voir les choses si bien s'arranger il remerciait tout le monde: le médecin, Claire, et Lucien son élève.

XIV

Feuillode se préparait à son tour, à partir pour sa propriété des Elisiades. Mais avant le départ il fixerait ses irrésolutions: il arrêta un projet. Il se disait:

— J'arrive là-bas, j'y reste quelques semaines pendant que Lucien revient à Paris. Il va sans doute profiter de notre absence. Ce serait le moment de le surveiller...

Cela coûtait beaucoup à Feuillode. Mais il craignait la ruine pour ses enfants. Il devait se décider en voyant pâlir de plus en plus sa chère fille; il notait d'un œil inquiet un état de santé qu'il attribuait uniquement à la peine causée par la singulière conduite des affaires de son mari et ses façons irrégulières. Feuillode trouvait donc nécessaire d'agir; il crut honorable de se confier à un ami de Lucien, René Dorban.

Il alla le trouver; René, tout honoré de recevoir chez lui un artiste à qui il portait une si vive estime, fut bien étonné de l'entendre lui parler de Lucien avec tristesse.

— C'est vous qui me l'avez présenté, lui dit Feuillode; je vous sais son ami sincère: peut-être pourriez-vous par un conseil avisé — sans trahir mon intervention toutefois — lui ouvrir les yeux sur ses intérêts et, s'il y a lieu, sur son devoir. Je ne dis point qu'il y ait failli; mais, n'auriez-vous pas à ma place quelques craintes? Je l'aime beaucoup, autant que vous-même pouvez l'aimer et plus peut-être, car il a été choisi entre tous par mon enfant. A nous deux, monsieur Dorban, ne pourrions-nous rétenir la paix dans ce ménage? Je ne pouvais m'adresser qu'à vous. Je vais tout vous confier et vous me rendrez le service que je vous demande; vous serez utile à votre ami Lucien en même temps.

Et Feuillode exposa les faits que nous connaissons: la vente des Elisiades, les tristesses de Claire; il exprima fortement ses craintes sur l'emploi de tant de sommes détournées sans but apparent d'un patrimoine qui semblait des mieux établis. Est-ce le jeu? une ancienne relation?

René savait Feuillode un peu ombrageux. Après avoir essayé de dissiper ses soupçons, il promit de voir Lucien dès son retour à Paris.

Feuillode partit sur ces assurances: il comptait rester un bon mois aux Elisiades auprès de Claire, et il n'était point fâché de profiter de ce séjour là-bas pour faire plus ample connaissance avec son nouveau domaine.

Il apprit en arrivant la visite du Dr Cordier et la nouvelle qui l'enchantait.

Il s'expliqua ainsi la nervosité de Claire et il vit que, du moins, on ne pouvait l'attribuer tout entière à quelque discord secret du ménage. Cepen-

dant Feuillode ne regretta point de s'être confié à René Dorban.

Un enfant, un petit-fils à lui viendrait bientôt. Le réjouir : n'était-ce pas une raison de plus pour conserver avec soin la fortune de la famille ? Plus que jamais on devait y veiller.

Feuillode était depuis peu aux Elisiades, quand Lucien repartit pour Paris, suivant qu'il avait été convenu. Mais il ne devait pas rester huit jours sans revenir voir sa chère femme. Tours est à trois heures et demie de Paris ; Lucien passerait les dimanches aux Elisiades.

Aussi Claire le laissa-t-elle s'éloigner sans contrariété. Elle était d'ailleurs, maintenant, toute préoccupée de son état ; elle vivait dans l'attente des premiers frissons de la maternité et cette espérance charmante dominait toute inquiétude.

— Pourquoi faut-il que la vieillesse m'ait atteint ? disait M. Létang ; j'élèverais encore celui-là.

Et Feuillode pensait :

— J'en ferai un artiste.

Feuillode aimait beaucoup M. Létang. Il fit son portrait en quatre coup de crayon : M. Létang venant de restaurer son tour ; un pur chef-d'œuvre ! Il fit aussi M. Létang retournant le roi à l'écarté, M. Létang lisant *Virgilius* en bras de chemise sous les arbres, M. Létang annonçant la bonne nouvelle au jardinier. L'excellent M. Létang était enchanté de tant de gloire !

Feuillode, de son côté, était heureux d'être avec sa fille, comme autrefois, seul avec elle son protecteur de tous les moments et de nouveau véritablement son père. Il était charmé d'avoir du bien au soleil comme un bon bourgeois, lui artiste, du bien en pleine campagne, car un hôtel ne donne pas la même illusion de puissance et de stabilité que des terres autoer d'un château dominant tout un pays.

Il voyait là un peu comme une revanche du sort. Il visita le château une deuxième fois en détail : — C'est ici qu'on hésitait à me recevoir !

Dans le cabinet de M. Dechevrelle, il s'assit sur le fauteuil. Il rêva un moment. Il avait l'illusion de s'installer dans l'honorabilité des situations que nul ne peut effleurer d'un soupçon. Mais au fond de cette satisfaction, comme Lucien l'avait bien pensé, s'épanchait un peu d'amertume.

Lorsque, le dimanche suivant, Lucien revint aux Elisiades, son premier regard fut pour Feuillode.

Le visage de l'artiste souriait.

— Rien ! il n'avait rien trouvé ! Aucun indice dans les vieux meubles du château.

Et intérieurement Lucien se blâma de ses folles craintes.

Elles l'avaient repris par instants pendant ces derniers huit jours qu'il venait de passer à Paris en laissant Feuillodes aux Elisiades. Parfois, son esprit inquiet l'y suivant l'avait mené jusqu'à des cachettes, où il retrouvait entassés d'équivoques trésors bleus...

Mais Lucien, coupant court à ces ingrates images qui le désolaient, s'était demandé si une telle découverte de la part de Feuillode et sans sa participation à lui, fils de M. Dechevrelle, ne serait pas un bien, en somme.

Cette conclusion. Lucien ne l'aurait pas volontairement préparée. L'honneur de son père y pouvait sombrer, mais sans qu'un reproche pût être adressé au fils : et Feuillode reprenait rang, suivant la justice vraie. Oui, cela vaudrait mieux ! Cependant, Lucien respira en constatant que Feuillode n'avait rien découvert.

Vers la fin du repas, Claire se sentit las et se retira, Feuillode resta avec Lucien et d'un ton communicatif, presque gai :

— Si nous avons un garçon, Lucien, je sais bien ce que nous en ferons.

Et comme Lucien, souriant, l'interrogeait du regard :

— Un artiste !

— C'est s'y prendre un peu tôt, beau-père, et conjecturer de loin.

— Mais non. Je serai là, moi, pour l'aider. Dans cette carrière, les premiers pas sont les plus durs.

J'aplanirai pour lui l'entrée. Suivez-moi : il commence à quatorze, quinze ans. A cette époque, j'aurai, moi... fichtre ! les dictionnaires me donnent cinquante-quatre ans ; mais ils ne m'ont pas bien traité au rebours de ce qui arrive généralement. Ils donnent toujours deux ans de moins ; ils m'en ont, à moi, servi deux de plus. Cinquante-deux et quatorze font soixante-six ; mettons soixante-cinq pour arrondir les angles ; ce n'est pas la vieillesse. Je serai son maître et son guide à l'école, et pourquoi n'atteindrais-je pas l'âge où il prendra vingt et même vingt-cinq ans ? Je pourrais ainsi lui ouvrir bien des portes ; il n'aura pas à lutter comme moi contre la misère ni surtout contre...

Feuillode s'assombrit et Lucien souffrait plus que jamais de l'impuissance à le soulager. En parlant ainsi de l'enfant futur de Lucien, Feuillode ne se montrait-il point aussi paternel que M. Dechevrelle l'eût été ?



Et Lucien se demandait s'il n'était pas vraiment plus coupable de trahir l'un, qui était honnête homme, que de ne pas dénoncer l'autre.

Non, Lucien, maintenant, n'eût pas eu la force de maudire une circonstance malheureuse qui eût fait la lumière malgré lui. Ainsi, se fût trouvé résolu son cas de conscience comme par une de ces opérations redoutables auxquelles le malade ne songe qu'en tremblant et qui le guérissent.

Lucien avait changé de conversation. On vint à parler de René Dorban; les deux hommes ne tarissaient point sur ses mérites et son amabilité.

— Y a-t-il longtemps que vous l'avez vu? demanda Feuillode.

Et il regardait Lucien d'une façon significative.

— Il y a quelques jours; nous avons causé: il m'a même félicité de ma conduite; je ne sais pas pourquoi, par exemple! Il aime un peu à railler et il se moque toujours!

Feuillode crut remarquer que Lucien était gêné en répondant ainsi; il songea à prétexter une affaire pour retourner le lendemain à Paris et il alla voir Dorban.

René, qui n'avait pas partagé les craintes de Feuillode, lui dit en souriant:

— Mais vous possédez, mon très cher maître, la perle des gendres, et j'en réclame un pareil pour mes vieux jours.

— Vous lui avez parlé? Il s'est expliqué?

— Je lui ai parlé; mieux que cela, je l'ai suivi. Oh! tout à fait par hasard, je vous prie de le croire, et simplement pour me prouver à moi-même et vous démontrer ensuite qu'on peut suivre mon ami Lucien sans indiscrétion. Je le rencontre vendredi: il rêvait... Vous connaissez son allure... Il me frôle sans me voir. Rue Lafayette se trouve un cercle où, autrefois, nous allions jouer quelque peu; il passe. Rue de Châteaudun, nous connaissions jadis une amie... elle y demeure encore...

— Ah!

— Il ne s'arrête pas davantage. Notre belle amie ne montera pas en boucles d'oreilles la perle des gendres. Mais vous ne devineriez jamais où il est entré?... Chez M^e Descourreaux, l'honorable notaire. Vous voyez donc qu'il n'y a rien à craindre pour le contrat! Lucien est parfait. On se dit: il va jouer, il va chez une femme; et pas du tout. Il va chez un notaire!

Feuillode sourit. Mais, en quittant Dorban, il n'était pas rassuré.

— M^e Descourreaux! Mais ce n'est pas le notaire qui s'est occupé de la vente des biens, ni celui qui a dressé le contrat. Pourquoi Lucien, s'il a des placements à opérer, choisit-il un notaire étranger à ses affaires?

(A suivre)

Paul MARROT.



Près de la source, (d'après le tableau de Bouvan-Deba)